

REMISE DE LA LEGION D'HONNEUR A PROSPER EVE

Saint-André le 28 août 2021- Discours de Wilfrid BERTILE

Cher Prosper Eve

Monseigneur, Cher Gilbert Aubry,

Chers collègues enseignants et élus,

Mesdames et messieurs,

Mes premiers mots seront pour vous dire ma joie et ma fierté de me retrouver parmi vous.

Nous sommes réunis aujourd'hui pour une cérémonie à la fois solennelle et conviviale.

Solennelle parce qu'il s'agit d'une grande cérémonie républicaine, l'accueil dans l'ordre de la Légion d'honneur, la plus haute décoration française, d'un éminent historien, d'un homme de grand mérite, d'un Réunionnais dont toute l'île de La Réunion est fière, Prosper Eve. Il est l'homme qui a sorti de l'ombre des pans entiers de l'histoire de La Réunion et de l'océan Indien.

Conviviale parce que je ne vois ici que des attitudes avenantes, des visages bienveillants, des gens attentionnés. C'est Prosper Eve qui vous a réunis parce que, parents, amis ou connaissances, vous êtes de ceux qui comptent le plus pour lui. Vous êtes son histoire et sa géographie. Vous êtes sa part d'Univers. Sans doute auriez-vous pu être beaucoup plus nombreux sans les limites imposées par le format de ce type de cérémonie et par la crise sanitaire. Je voudrais saluer chacune et chacun d'entre vous.

C'est un insigne honneur et une grande fierté pour moi que de rendre hommage, au nom de la République, à l'homme et à son œuvre, au milieu de ceux qui lui sont chers.

Mais avant de m'appesantir sur l'œuvre de l'historien Prosper Eve, qu'il me soit permis d'évoquer le parcours de vie exceptionnel de cet enfant du peuple devenu universitaire de renom. Il est le produit d'une double école : celui de l'école de la République mais aussi celui de l'école de la vie, de la vie réunionnaise des débuts de la départementalisation.

Prosper Eve, vous êtes né il y a 69 ans, à Saint-André, dans cette Réunion nouvellement départementalisée encore engluée dans son passé colonial. Ce décor de votre enfance est évoqué par Jean Defos du Rau dans sa thèse « La

Réunion, étude de géographie humaine » où il décrit Saint-André comme une ville-rue, à l'habitat dégradé, à la population prolétarisée, avec des allures de Far-West. Plus haut, de Bras des Chevrettes, vos yeux tous neufs se sont posés sur des pentes, des vallées et des taillis, des plantations sucrières, des usines, des domaines, des camps de travailleurs, des hameaux... En fond de décor, vous apercevez en regardant vers l'amont des montagnes boisées couronnées de nuages tandis que vers l'aval, au-delà de la ville de Saint-André, l'océan Indien frissonne sous les vents alizés. C'est là que vous avez vos racines.

Ce sont des racines ouvrières et populaires. Votre père était charpentier à l'usine sucrière de la Rivière-du-Mât et votre mère, comme toutes les femmes courage de sa génération, soi-disant sans profession, assurait la bonne marche du foyer, s'occupait de vous et de vos cinq frères et sœurs et, pour compléter les maigres revenus de la famille, se faisait successivement couturière ou responsable d'une école marronne.

Si vous êtes ce qu'on appellerait aujourd'hui un « marmaille la cour », vous êtes aussi un produit de l'école de la République. Vous avez fait votre scolarité dans les écoles primaires du Bazar et du Dépôt, au collège de Saint-André et au lycée Leconte de Lisle à Saint-Denis. Vous avez commencé des études supérieures au Centre Universitaire de La Réunion et vous les avez achevées à l'Université d'Aix-en-Provence. Vous présentez un doctorat de 3^e cycle en 1983 et soutenez une thèse pour l'obtention du doctorat d'Etat en 1989. Vous devenez Maître de Conférences d'Histoire Moderne à l'université de La Réunion en 1989 et accédez au grade de Professeur d'Histoire Moderne dans cette même université en 2000. Ces brillantes études et ce parcours universitaire classique font de vous un pur produit de la méritocratie républicaine.

Quoi qu'il en soit, vous voilà enseignant-chercheur, profession qui vous permet de donner libre cours à votre goût et à votre talent pour l'histoire. Vous avez la chance de faire de votre passion votre métier, ce qui est une des définitions du bonheur. Vous devenez spécialiste de l'Histoire de l'esclavage, de l'engagisme, de l'histoire religieuse et des mentalités, de l'interculturalité à La Réunion et dans les Mascareignes. Avec vous le passé sort de l'ombre, et vous donnez tout son sens à l'expression qui proclame que l'Histoire est une résurrection. Vous faites revivre notre histoire, nos personnages inconnus ou célèbres, notre vie quotidienne. Si, comme le dit Morvan Lebesque, un écrivain nationaliste breton

(je cite) « l'enfer est privation d'histoire », vous avez contribué à nous rapprocher du Paradis.

Nous sommes confondus par l'immensité et la variété de votre œuvre. Vous êtes l'auteur de plusieurs dizaines d'ouvrages reconnus et salués. Vous avez écrit des centaines d'articles dans des revues scientifiques, des dizaines de chapitres de livres dans des ouvrages collectifs et diverses autres publications.

Votre capacité de travail est phénoménale. Vous avez votre place réservée aux Archives, qui sont un peu votre deuxième maison, comme l'est aussi l'université. L'histoire est en effet le fruit d'un long travail, d'une longue patience, d'une grande curiosité. Vous prenez des notes avec l'opiniâtreté d'un moine copiste, vous astreignant à une critique perspicace des textes et des documents, ne laissant rien au hasard de l'imagination. L'Histoire est exigence.

Cette œuvre colossale, imposante, assure votre notoriété. Quand nous prononçons à La Réunion (mais aussi dans d'autres contrées) le nom de Prosper Eve, notre interlocuteur acquiesce spontanément : « *Oui, l'historien* ». Votre spécialité, l'Histoire, vous colle à la peau.

Vous intervenez dans de nombreux colloques où votre participation est gage de sérieux et ouvre la voie à des financements.

Vous avez formé des milliers d'étudiants, souvent admiratifs devant votre vaste culture, votre vivante pédagogie, votre sens de l'histoire. Pour beaucoup d'entre eux les meilleurs souvenirs de leur vie estudiantine auront été les moments passés à votre contact

Vous avez encadré des chercheurs. Vous avez dirigé nombre de thèses et de mémoires. Ainsi vous avez non seulement écrit l'Histoire mais aussi participé à son approfondissement et à sa diffusion.

Mais loin d'être un chercheur enfermé dans sa tour d'ivoire, vous multipliez les activités, ayant sans doute envie de rendre à la société ce que vous avez reçu, jouant pleinement votre rôle de citoyen.

Vous êtes en 1999 le créateur du Musée de la Vraie Fraternité, situé à Saint-Denis, boulevard de Providence. Tenu par des sœurs catholiques, il retrace la vie et l'œuvre d'Aimée Pignolet de Fresnes, fondatrice de la congrégation des Filles de Marie ainsi que l'histoire convergente des différentes communautés qui peuplent l'île, en un message de grande tolérance.

Vous avez activement participé au transfert des restes du poète Auguste Lacaussade, du cimetière Montparnasse au cimetière d'Hell-Bourg en 2006,

exauçant ainsi un vœu qu'il avait exprimé dans un poème intitulé « *la mer* ». Président de l'Association des Amis d'Auguste Lacaussade, vous avez remis à juste titre en pleine lumière ce poète abolitionniste né à Saint-Denis mais ayant vécu à Champ-Borne, qui évoquait ainsi la destinée d'Anchaing, cet esclave marron rétif à toute forme de servitude, (je cite) :

"Il préférerait la lutte incertaine et sauvage

A des jours plus cléments passés dans l'esclavage ».

Dans le même esprit de réhabilitation des mémoires et de défense de notre identité culturelle, vous êtes à l'origine du projet de restitution en 2018 de la pierre tombale de l'esclave Delphine Hélod qui avait été utilisée dans les années 1960 pour constituer une tombe fictive au pirate La Buse dans le cimetière marin de Saint-Paul. Sa tombe a ainsi pu être reconstituée et cet acte de vandalisme réparé.

Soucieux de développer la connaissance historique des pays de notre environnement géographique, vous devenez en 2009 président de l'Association Historique Internationale de l'Océan Indien.

Votre notoriété monte jusqu'à Paris et vous êtes désigné, en même temps que Gilles Gauvin, Philippe Vital et moi-même, comme membre de la Commission Nationale pour les Enfants de la Creuse en 2017.

Enfin, mais la liste n'est pas exhaustive, vous êtes en 2020 nommé membre de la Fondation pour l'Histoire et la Mémoire de l'esclavage, présidé par l'ancien Premier ministre Jean-Marc Ayrault, qui a pour but de replacer l'esclavage dans le temps long de l'histoire de France.

Avec toutes ces responsabilités, vos journées s'allongent car ces activités d'intérêt général ne diminuent en rien la part que vous consacrez à la recherche historique et à l'enseignement. De nouvelles occupations s'ajoutent simplement à celles auxquelles vous vaquiez déjà. Vous ne connaissez pas le repos. Vous êtes de ceux pour qui les vacances sont tout simplement des changements d'occupation.

Tout cela illustre bien les qualités humaines qui sont les vôtres : vous êtes un homme acharné au travail et de grande qualité, mais vous restez réservé et modeste en dépit de votre valeur et de ce que vous avez fait.

Je suis touché que vous m'ayez choisi comme parrain. Sans doute parce que nos parcours se ressemblent. Sans doute aussi parce que nous partageons de nombreuses valeurs. Sans doute enfin parce que nos destins se sont croisés.

L'histoire et la géographie sont plus proches qu'on ne le croit généralement puisque selon certains, l'histoire est la géographie du passé tandis que la géographie est l'histoire du présent. Nous nous connaissons depuis longtemps et j'ai pu concourir à votre formation, les études d'histoire comportant aussi de la géographie et inversement.

Nous différons toutefois sur un point. Je ne suis qu'un modeste géographe, spécialiste d'une science mal reconnue, qui ne suscite pas les qualificatifs élogieux qu'on accole à d'autres disciplines. On parle dans la presse d'économistes distingués, d'éminents historiens. Pour les géographes, aucun adjectif qualificatif, par la moindre épithète, ni le plus petit attribut. Vous êtes Prosper Eve, un éminent historien. C'est la meilleure des récompenses pour un maître que de voir ses disciples devenir maîtres à leur tour et le dépasser.

Cher Prosper Eve,

La Légion d'Honneur, cette plus haute décoration décernée par la République Française, aura 220 ans l'an prochain. Elle est selon l'article R1 du Code de la Légion d'Honneur (je cite) « la récompense de mérites éminents acquis au service de la Nation »

La France vous doit beaucoup. La Réunion vous doit beaucoup, l'Université vous doit beaucoup, l'Histoire vous doit beaucoup. Vous avez révélé au grand jour une grande partie de notre mémoire enfouie.

Aussi est-ce un agréable devoir pour moi que de vous témoigner de la reconnaissance de la France

En conséquence, cher Prosper Eve,

« Au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous vous faisons chevalier de la Légion d'honneur »

Discours de Prosper Eve lors de la remise de la médaille de chevalier de la Légion d'Honneur par Wilfrid Bertile.

J'ai été élevé au rang de chevalier de la Légion d'Honneur par le Président de la république, en date du 1^{er} janvier 2021. Je tiens d'entrée de jeu à remercier toutes celles et tous ceux qui ont accepté de se déplacer ce samedi 28 août 2021, pour honorer de leur présence cette cérémonie de remise de ma médaille de la Légion d'Honneur, en ce lieu sacré du Désert. D'abord, notre ancien Professeur et ami, Wilfrid Bertile, chargé de présider cette cérémonie, son Excellence Monseigneur Gilbert Aubry, évêque de Saint-Denis, commandeur de la Légion d'Honneur, le président du Comité Nord et Est des Médailleurs de Légion d'honneur, M. Christian THIAO-LAYEL, Mme Dominique Dambreville, porte-drapeau. Ensuite, mes deux nièces, Claudine Xitra, Mylaine Eve et ma nièce et filleule, Lauriella Carletti, ma belle-sœur, Véronique Albufy, mes cousines et cousins, Marie-Claire Ferrière, Véronique Payet, Viviane Payet-Ben-Hamida, Nora Ben Hamida, Anne Amavy, Lila Amavy, Hafif Ben Hamida, Bruno Amavy, Léo Amavy, le Père Clotaire Managnera, curé de la paroisse Saint Jacques, les religieuses de la Congrégation des Filles de Marie dont la fondatrice est née sur l'habitation qui se trouvait sur ce site, les sœurs Marie Marguerite, Marie-Joëlle, Marie Geneviève, les membres de la Troupe de Théâtre des Amis d'Auguste Lacaussade, Mimose Sora, Gladys Burel, Christelle Venard, Marie-Pierre Marina-Radia, Graziella Montegu, Elyenne Alphonsine, Julie Talvy et sa maman Agnès Alphonsine, Alain Chane-Sam, Patricia Profil, Paquerette Barège, Marie-Lyne Champigneul et son époux David. Enfin, trois étudiants qui ont marqué ma carrière d'enseignant à l'université de La Réunion, Eric Turpin, Sangari Anandanadaradja et Raymond Monjole. J'exprime ma reconnaissance à la journaliste de Réunion Première présente pour couvrir cet événement matinal.

Je tiens à préciser que le déroulement de cette cérémonie sur ce site n'est pas anodin. Le Désert est la bande de terre qui va de la Ravine Sèche à la Ravine du Bras-des-Chevrettes, s'il faut me situer par rapport à mon espace géographique, je suis donc un fils du Désert, car j'ai vu le jour dans une humble maisonnette en bois sous tôle, sise au Bras-des-Chevrettes. Comme le Professeur Wilfrid Bertile l'a mentionné dans sa présentation de mon parcours, je suis issu du monde ouvrier. J'appartiens par mon père à une lignée d'ouvriers de forêt, de charpentiers-menuisiers, d'hommes travaillant durement, gagnant peu et toujours à la recherche d'opportunités (ou *boikante* en créole) pour assurer la survie de leur famille. Le travail du bois exige de très bonnes capacités physiques, beaucoup de force et d'endurance, pour abattre les arbres mûrs, les équarrir à l'herminette, les débiter en pièces à la scie de long, les scier pour les transformer en planches, les rainer pour les rassembler facilement lors de la confection des meubles ou des planchers. Les travailleurs du bois ne doivent jamais reculer devant l'effort et déborder d'ingéniosité. Ils cultivent par-dessus tout, l'amour du travail bien fait. Aucun meuble ne peut être vernissé tant que le bois n'est pas correctement poncé, poli à la main et n'est pas soyeux sous la main la plus rugueuse. Travailler à son compte est problématique, car les commandes ne sont jamais régulières, aussi quand je suis né, mon père

exploitait déjà son savoir-faire à l'usine de la Rivière-du-Mât. Il effectuait à pied par un raccourci un trajet d'au moins cinq kilomètres, sous la pluie ou le soleil, pour se rendre au travail le matin et retourner à sa case le soir. Je puis dire qu'il travaillait tout le temps. Quand il n'était pas à l'usine, il était dans son atelier, fabriquant ou réparant le mobilier créole de certaines familles aisées. Il s'offrait un répit seulement le premier de l'an et les jours de fête. Il m'a inculqué inconsciemment ce goût du travail. Je ne manie pas comme lui, l'herminette, la varlope, l'égoïne, le papier de verre, mais l'écriture de l'histoire exige la même application pour recueillir la masse documentaire dans les dépôts archivistiques, la classer, l'analyser, la critiquer. Et après avoir ordonné ce matériau désordonné, après sa mise en forme, arrive l'étape capitale du polissage du texte avant de le livrer au lecteur.

Ma mère était l'âme du foyer. Avec mes yeux d'enfant, je devinais ses tribulations, aussi je me suis toujours suffi de ce qu'elle me donnait. Jamais je n'aurai osé lui demander quelque chose ou manifester le moindre signe de mécontentement lorsqu'elle me confectionnait une culotte ou une chemise. Comme elle tenait les cordons de la bourse, elle avait bien conscience des limites du modeste salaire de mon père. Aussi après avoir effectué son ménage, elle se dépensait sans compter pour avoir des rentrées d'argent, avec la ferme intention d'améliorer l'ordinaire de sa famille ou d'économiser pour faire face aux imprévus de la vie. Elle traitait tous ses enfants de la même manière. A la table paternelle, tous avaient droit à la même part. Couturière hors-pair, elle faisait les vêtements de tous, aussi bien des filles que des garçons. Elle cousait même les robes de mariée avec leur longue traîne. Dans cette société portant les stigmates de la misère, elle avait sa petite clientèle qui ne lui apportait pas un revenu régulier et suffisamment important. Voilà pourquoi elle a préféré devenir une passeuse de savoirs. Ses mots d'esprit étaient nourris de ses connaissances de l'époque antique acquises sur les bancs de l'école des religieuses de Saint Joseph de Cluny au Champ Borne. Même si elle n'a pas été vraiment aidée par ses parents, elle avait malgré tout un bon niveau scolaire acquis pendant les années 1920 et au début des années 1930. Elle a généreusement partagé son savoir avec les jeunes enfants du quartier de Bras-des-Chevrettes qu'elle a habité à partir de son mariage au début de l'année 1937. Elle a appris à lire, à écrire et les premiers rudiments des mathématiques à de nombreuses générations d'enfants de la fin des années 1950 au début des années 1970. Son école marronne était fermée uniquement du 23 décembre au 8 janvier. Son effectif d'élèves du CP au CM2 augmentait pendant les vacances scolaires. Elle aimait enseigner et vouait un culte à l'école. Elle croyait fermement que celle-ci ouvrait les portes de la liberté et de l'indépendance, et elle ne se trompait pas. A chaque rentrée, elle disait à ses propres écoliers : « Mes enfants, il faut maintenant donner un bon coup de collier ». Après le temps des vacances studieuses, il ne fallait pas rater le temps de l'effort, pour s'en sortir un jour et faire honneur à la famille. Inconsciemment, elle m'a forcément communiqué le goût de l'étude et la volonté de transcender.

Je dois beaucoup à mon père et à ma mère, qui m'ont donné la vie et veillé sur mon enfance, mon adolescence, jusqu'à mon entrée dans la vie active. Là, où ils sont, je tiens à leur exprimer en ce jour toute ma reconnaissance. Ils

ont fait tout ce qu'ils ont pu pour moi, comme pour mes frères et sœurs. C'est à eux que je dois cette décoration.

Sur le plan familial, je suis redevable aussi de presque toute ma fratrie. Ma sœur aînée était très ouverte au progrès. Elle nous a fait découvrir le cinéma et fait passer d'agréables vacances d'été austral sur les hauteurs de Saint-Paul, à Vue Belle. Généreuse et dévouée pour sa famille, elle s'est impliquée à sa manière à mes premières activités de chercheur en m'accompagnant lors de mes enquêtes orales et en me faisant ouvrir les portes des cases de ses amies et connaissances. Grâce à mon frère aîné installé en France comme préposé des postes au milieu des années 1960, je n'ai eu aucun mal à me procurer les outils bibliographiques dont j'avais grandement besoin après la maîtrise d'Histoire. Il a joué ce rôle moteur dans ma formation. Mon frère cadet a introduit le livre dans la case paternelle, quand il a fréquenté le lycée Leconte de Lisle. Grâce à lui, j'ai pu décortiquer dès la classe de troisième le cycle des Rougon-Macquart d'Emile Zola, les romans de Balzac, la poésie de Lamartine, de Victor Hugo, de Verlaine, d'Apollinaire et de Baudelaire. Grâce à ma dernière sœur, élève à l'École Normale de Bellepierre, j'ai pu bénéficier des œuvres complètes de Corneille, Molière et Racine, de la collection Lagarde et Michard du Moyen-Âge au XIXème siècle. Quand elle a commencé à travailler, elle savait se montrer généreuse. Je ne peux oublier toutes ces petites sources qui sont à l'origine de ce que je suis devenu au fil des années.

Les discussions avec mon fils François ont enrichi mes axes de recherches. Mon travail sur la thématique du corps est justement le fruit d'une de ces discussions. Il en est de même du travail sur la rue que je prépare depuis quelques années et que je ne peux terminer aussi rapidement que je le voudrais, car les charges qui s'ajoutent chaque jour à mon calendrier de travail ne me laissent pas les coudées franches pour mener à bien ce travail. J'ai une pensée particulière pour lui, en ce jour. Compte tenu de ses obligations, il ne peut être là ce jour à mes côtés.

Tout ce que j'ai dit prouve éloquemment que je dois beaucoup à mes parents que j'ai connus, qui m'ont élevé et qui m'ont fait grandir. Mais dans mon cas, comment ne pas remercier mes aînés que je n'ai pas connus, mais qui constituent le soubassement de ma famille ? Je pense aux esclaves Clémence et à son fils Antoine qui ont reçu le nom de Polder juste avant l'abolition de l'esclavage à La Réunion le 20 décembre 1848 et à l'esclave Françoise à qui il a été attribué celui de Lovelace. Esclaves que j'ai découverts lorsque j'ai dû aider mon père à régler un problème successoral soulevé par une de ses petites cousines qui a ainsi creusé le sol sous ses pieds. Car elle a introduit sa plainte juste au moment où il commençait ses premières séances de rayons X pour traiter un cancer à la prostate. Si ces esclaves de ma famille ont joui d'un bien précieux qui leur a été apporté par la Seconde République en 1848, la liberté, moi j'ai surtout joui, d'un fruit apporté par la Cinquième République et qui mène à la responsabilité, l'école. Je puis dire que je dois ce que je suis à la Cinquième République. De la Deuxième à la Quatrième Républiques, les hommes de ma famille sont restés bûcheron-charpentier-menuisier. Ils n'ont connu aucune

progression. Ils ont tous exercé la profession transmise par leur père, après un long temps d'apprentissage.

Je suis un fils de la départementalisation. Lorsque je viens au monde, les retombées de ce changement de statut intervenu en 1946 sont encore bien minimes dans les quatre territoires qui se sont dépouillés de leur manteau colonial pour adopter celui de département. Si la mise en place de la Sécurité Sociale, le versement des allocations familiales, de la retraite aux vieux travailleurs constituent des avancées notables, par contre, les infrastructures restent encore défailtantes. L'île garde ses plaies béantes. Elle reste pour reprendre le propos du premier préfet Paul Demange, « une belle fille en guenilles ». C'est bien la stagnation de la situation dans tous les domaines de la vie qui pousse en 1959, la Fédération Réunionnaise du Parti Communiste Français à se transformer en un Parti Communiste indépendant avec pour mot d'ordre, l'autonomie. Pourtant cette fédération a eu trois députés élus en 1956, mais ils n'ont pas pu faire appliquer cette loi. La vie politique se radicalise. La lutte est terrible entre autonomistes et départementalistes. Le sort de ce jeune département change sous la Cinquième République, lorsque l'ancien premier ministre Michel Debré devient député de la première circonscription. Visitant l'île en compagnie du général de Gaulle les 9 et 10 juillet 1959, il est choqué par le sous-développement de cette île, fait de misère généralisée, de chômage endémique, et de sous-équipement criant. Ce qui heurte sa fibre jacobine c'est l'indifférence du pouvoir central parisien pour ce bout de France lointain. Pendant vingt-cinq ans, il s'emploie à mettre son énergie et son volontarisme politique ainsi que ses puissants réseaux parisiens au service d'un ambitieux programme de développement de l'île. Son maître mot est la modernisation. Il agit sur tous les fronts. Mais la bataille qui me concerne est celle qu'il mène pour une meilleure scolarisation et une meilleure formation des jeunes. Il agit pour que l'école soit plus présente dans le paysage et pour qu'elle accueille tous les jeunes en âge scolaire. Il commence la multiplication des écoles, des collèges, des lycées, et permet ainsi à la jeunesse de mieux exploiter ses capacités. De 1964 à 1974, quatre nouveaux lycées classiques et techniques sont construits, l'un à Saint-Denis, les autres au Tampon, à Saint-Benoît et à Saint-Paul. Saint-Denis se dote de quatre collèges secondaires, le Tampon et Saint-Paul de deux, Sainte-Suzanne, Saint-André, Saint-Benoît, Saint-Joseph, Saint-Pierre, Piton Saint-Leu, Cilaos, Saint-Louis, le Port d'un. Les effectifs scolaires passent de 70 000 en 1960 à 170 000 en 1974. Dans le seul second degré, l'effectif passe de 9 000 à 50 000, soit cinq fois plus.

La bourse distribuée aux familles participe à une meilleure fréquentation des établissements scolaires. Le montant des bourses passe de 100 millions de francs CFA en 1963 à un milliard cent cinquante millions en 1973. Le motif supérieur de l'éducation et de la formation dans une démocratie est de permettre à qui le peut, à qui le veut, à qui, en outre, saura se servir des circonstances, de ne pas demeurer s'il le souhaite dans le sillon tracé par les anciennes générations et d'acquérir les moyens d'une promotion. C'est pourquoi Michel Debré a ouvert largement l'ensemble éducatif, établi des liens entre enseignement général, enseignement technique, formation professionnelle, veillé à l'identité des programmes d'éducation à La Réunion et en France hexagonale. Le

développement d'un enseignement supérieur sous la forme d'un Centre Universitaire constitue un progrès considérable. La mise en place de ce Centre permet aux jeunes des couches défavorisées d'entreprendre des études supérieures sur place. Jusqu'ici à quelques exceptions près, seuls ceux des couches favorisées pouvaient partir dans les universités de la France hexagonale pour parfaire leur formation. Le Centre universitaire est fréquenté en 1974 par 1200 étudiants répartis entre l'UER Droit, l'UER Lettres, l'UER Sciences, l'Institut d'Administration des Entreprises et le Centre d'Etudes administratives. Celui-ci a un bel avenir dans les disciplines classiques et notamment en histoire. Les archives désormais bien abritées et mieux classées dans un nouveau bâtiment tout proche sont prêtes pour des chercheurs, sans compter la quête des souvenirs dans toute cette partie du monde.

« Enfants scolarisés, travailleurs qualifiés, élites professionnelles, citoyens responsables, tout se tient », dit Michel Debré dans *Une politique pour La Réunion*. Comme un esprit sain doit se développer dans un corps sain, les distributions de lait qu'il organise à l'école sur les conseils de son père pédiatre, des repas chauds à la cantine placent les plus démunis dans de meilleures conditions pour exploiter leurs capacités intellectuelles. De temps à autre, dans la première moitié des années 1960 des distributions de tissu ont lieu à l'école pour les enfants des familles qui sont dans une situation critique. La revalorisation des allocations familiales de plus de 400%, l'augmentation des bourses apportent incontestablement davantage de moyens aux familles pour couvrir les frais de scolarisation de leurs enfants. Aucune politique n'est pas parfaite. Cependant, il faut le reconnaître celle qui a été conduite en faveur des jeunes par ce fervent républicain a servi mon évolution au sein de cette société. Lorsque la régionalisation s'opère après la victoire de la gauche en 1981, je suis déjà inséré sur l'échiquier professionnel.

A tous ceux qui sont présents, ici, je clame ma foi dans la république.

Cette médaille est désormais un jalon sur mon parcours de vie. Elle est là pour rappeler à moi-même et à toutes et à tous, tout ce que je dois à la république.